2017
FRC 17345
Case FRC 27672

COUPONS-LUI LA QUEUE.

> Le droit de manifester sa pensée et ses opinions, soit par l'usage de la presse, soit de toute autre maniere, le droit..... ne peuvent être interdits. La nécessité d'énoncer ces droits, suppose ou la présence ou le souvenir récent du despotisme.
>
> *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, art. VII.*

Au bout de la queue le venin; ce proverbe est trop vrai. Nos vieux aïeux, avec leur gros bon sens, rencontroient souvent juste. Nous éprouvons dans ce moment qu'ils ont prophétisé. Robespierro n'est plus, son esprit vit encore. Il anime cette longue queue dont nous menaçoit le tyran, au moment où sa tête alloit tomber sous le glaive de la justice nationale. Elle s'agite et cherche à surprendre dans ses nombreuses circonvolutions, les patriotes qu'il avoit désignés pour victimes. Elle veut les étouffer, et executer après sa mort l'arrêt dictatorial qu'il avoit prononcé. Déja les prisons se sont rouvertes pour engloutir les républicains. Si elles ont vomi une partie de leur proie, croyez, citoyens, que c'est parce que le cris de l'indignation publique a retenti jusqu'au fond des cachots, et en a forcé les verroux. C'est parce que la douleur sombre, empreinte sur la figure de tous les amis de la Patrie a suffisamment

THE NEWBERRY LIBRARY

dit aux autorités qu'elles avoient été égarées, que la justice des comités avoit été surprise, qu'en croyant servir les intérêts de la République, ils s'étoient rendus aux desirs de ses plus cruels ennemis. Mais ne nous laissons point surprendre par les hypocrites, qui, avoir après jetté l'allarme, et manifesté les projets les plus désastreux, ont changé de batteries, et viennent en rampant, afin de recouvrer leur popularité perdue, rendre un demi-hommage aux principes, et solliciter de la Convention ce que par un décret solemnel sa justice avoit déjà accordé aux vœux de tous les bons Français. Ainsi le serpent se glisse sous les fleurs pour répandre plus sûrement son venin. Arrêtons-le dans sa marche en lui coupant la queue.

Amis, n'attendons pas qu'il nous ait dévorés l'un après l'autre. Paris, il est vrai, n'offre plus le triste spectacle de soixante victimes immolées à-la-fois, le temple de la justice ne sert plus de lieu de prescription, et la Loire effrayée n'engloutit plus les malheureux nantais. Mais à défaut de ces grandes opérations, les moyens les plus vils sont encore employés. Le meurtre est mis à l'ordre du jour.

Les monstres! Voilà donc leur derniere ressource? L'assassinat. L'homme que le peuple avoit investi de sa confiance, a failli tomber sous les coups d'un agent de la tyrannie. Artisans du crime, en tuant un homme, comptiez-vous tuer aussi la vérité! Ah! ne l'espérez pas, Robespierre, le chef de votre bande, voulut l'étouffer sous des monceaux de cadavres; il accumula ses victimes. Eh bien, la vérité, plus terribles que jamais, sortit du fond de ce cloaque affreux qu'il avoit fait creuser pour recevoir le sang des citoyens égorgés. Elle parla; le peuple entendit sa voix; l'arrêt qu'elle prononçoit fut exécuté, et le tyran tomba.

Tallien, victime d'un complot aussi lâche qu'atroce, peut bien pour quelques jours être couché sur un lit de douleur; mais vous ne profiterez pas de son absence, il est plus d'un ami des citoyens. L'obscurité dont vous cherchez à vous envelopper, ne sera pas plus sacrée pour nous que pour lui. Le voile sera déchiré, et le seul avantage que vous retirerez de ce nouveau trait, sera d'avoir ajouté un mot à la longue nomenclature des crimes dont vous êtes couverts.

La Convention frappée dans uns de ses membres n'a pas de tems à perdre. Le même coup atteindra tous les amis de l'ordre et du gouvernement, tous ceux qui sont attachés au principes de la liberté et de l'égalité. La Convention ne doit point souffrir que les restes d'une horde d'oppresseurs dont elle a abattu le chef, pèse encore sur la France, ose rivaliser avec les législateurs et leur demander compte des opinions qu'ils ont manifesté dans son sein. Dans une république bien organisée, nul homme, nulle corporation, nulle société ne doit dominer; (1) la loi seule doit s'élever sur tous et servir de niveau. Si la queue du serpent se redresse et cherche à sortir de la ligne, il faut donc la couper.

Mais, dira-t-on, montre nous cette queue dont on nous parle sans cesse. Tous les partis se reprochent mutuellement de la protéger. Fais la nous donc connoître. Francais, il n'est que deux partis, celui du bien et celui du mal, celui de la Républi-

---

(1) Ce que je dis ici n'attaque nullement les sociétés populaires; elles sont utiles pour former l'esprit public; il faut que les hommes se réunissent pour se communiquer leurs lumières. Ces assemblées ont été le berceau de la liberté, et malgré les dominateurs elles n'en seront pas le tombeau.

que et celui de la tyrannie; êtes vous encore en suspens, cherchez-vous de bonne fois à vous éclairer sur les factionss qui menacent d'agiter la République, je vais vous proposer un moyen de dissiper vos doutes, de fixer votre esprit incertain, en *distinguant* les intrigans des hommes qui méritent votre confiance, les révolutionnaires par intérêt de ceux qui le sont et de cœur et d'esprit, les traîtres qui ont emprunté le masque du patriotisme pour déchirer plus sûrement le sein de la patrie, de ceux qui tout entiers à la liberté, ont tout fait, tout sacrifié pour elle. Une lutte politique s'élève-t-elle entre deux patriotes? craignez de vous laisser entraîner par la réputation de l'un ou de l'autre. C'est un faux titre qui peut être l'ouvrage de celui qui le porte, et ne prouve rien en sa faveur; nous devons nous en méfier. La soif de la gloire est toujours une vertu, celle de la réputation est bien souvent un vice. Ne nous arrêtons donc pas à ces dehors trompeurs. Etudions l'homme en lui-même. Sachons ce qu'il étoit avant la révolution, ce qu'il a été depuis. Avoit-il des motifs particuliers pour haïr la tyrannie, pour desirer la révolution? l'a-t-il servi dès les commencemens par des faits et non par des discours? sans ambition et sans intrigue? les charges publiques, les emplois n'ont-ils jamais été le mobile de ses actions? l'intérêt personnel n'a-t-il point été le Thermomètre de son civisme? Si toutes ces questions se résolvent à son avantage, il aura beaucoup gagné dans mon opinion.

Quittant la carrière politique, je le suivrai dans sa vie privée. Je demanderai: Etoit-il honnête homme en 1789? s'il l'étoit, à coup-sûr il n'a pas cessé de l'être en devenant patriote. S'est il montré

bon voisin, bon fils, bon époux et bon père ? son ami, dans l'affliction, a-t-il trouvé son cœur ouvert pour recevoir les épanchemens de la douleur? a-t-il diminué les plaintes, calmé les murmures, en réparant autant qu'il le pouvoit les malheurs particuliers qui sont la suite inévitable des grandes révolutions, et comme le prix auquel s'achette le bonheur du peuple ? Si les citoyens qui le connoissent répondent affirmativement ; Alors il aura toute ma confiance ; son cœur vertueux est fait pour brûler du feu sacré de la liberté. Il doit chérir son pays ; il est digne d'être Républicain.

Si son adversaire, loin de me présenter les qualités de l'ame qui forment et embélissent les liens de la société, n'offre à mes yeux que le tableau honteux des vices qui en sont le fléau ; s'il fut un fripon avant la révolution, j'aurai bien de la peine à me persuader qu'elle lui ait donné de la probité ; s'il est fils ingrat, mauvais père, époux infidele ; s'il n'a point connu les douceurs de l'amitié, si son cœur, comme sa bourse, fut toujours fermé au malheureux. Je dirai : Non cet homme là n'est point patriote, il n'aura jamais ma confiance. Fut-il nuit et jour fixé à la la tribune, je ne l'entendrai jamais. Son cœur est trop éloigné du mien pour que mon oreille s'ouvre à sa voix. Dans sa vie politique je n'appercevrai que cinq années d'intrigues. Je serai persuadé qu'il n'est entré dans la carrière révolutionnaire que par ce qu'elle offroit un champ vaste à son ambition, ou les moyens d'assouvir des haines particulières ; si des vues plus criminelles encore ne l'y ont pas entraîné, si les guinées de Londres n'ont pas été le prix de ses motions insidieuses et de ses fréquentes vociférations ; et je dirai voilà la queue qu'il faut couper.

Malheur à celui que la vérité blesse. Malheur à qui se reconnoîtra dans ce dernier tableau; je le plains s'il n'a pas étouffé ses remords; mais s'il est au-dessus du cri de sa conscience, qui pourra plaindre assez les infortunés qu'il égare. Je viens de tracer les règles qui m'ont guidé jusqu'ici. En homme libre, j'ai dit librement ma façon de penser; je n'entends gêner celle de personne, mais on ne m'enlevra jamais la douce satisfaction de croire que le plus grand nombre des français pense comme moi; et j'espère que les principes que je viens d'établir seront la base du jugement que l'opinion publique doit prononcer entre les assassins et leurs victimes.

Mais si quelques esprits foibles avoient encore des doutes, je les inviterois à observer la conduite actuelle de certaines gens, à examiner quels furent les amis, les agens ou les associés de Roberspierre, jusqu'à la veille de sa chûte, jusqu'au jour où menacés personnellement ils crurent de voir prévenir ses coups; quels furent ses défenseurs lorsqu'il eut déployé l'étendard de la révolte; quels sont encore aujourd'hui ceux qui suivent les erremens de Robespierre, qui regrettent de voir ouvertes les portes des prisons, qui trouvent que l'humanité est un crime et que les arrêts du tribunal révolutionnaire ne sont pas assez sanguinolens, quels sont les hommes qui ont de grandes vérités à cacher puisqu'ils ne peuvent souffrir qu'on leur parle de la liberté de la presse, qui désespèrent de l'opinion publique, puisqu'ils ne veulent pas que d'autres qu'eux même l'éclaire, et qu'ils cherchent à étouffer toutes les opinions particulières qui en sont la base. Si après cet examen quelqu'un me demande encore où est la queue de Robespiarre, je répondrai: Tu

la connois mieux que moi, toi qui fait partie de cette queue qu'il faut couper.

Y. BARALERE

Encore un mot sur l'assassinat de TALLIEN.

Un pamphlet très-piquant vient de paroître sous le titre d'*Avis aux successeurs de Robespierre*, leur donne le conseil ironique d'accuser Tallien même de l'assassinat qu'ils ont commis. Les gens qui connoissent cette espece d'hommes, ne seront point surpris de voir que l'auteur qui a dévoilé toute la turpitude de leurs moyens, s'est encore trouvé d'accord avec eux dans celui-ci. En effet, leurs agens s'agitent dans tous les sens pour persuader au peuple que l'assassin n'est autre que ce représentant lui-même, qui s'est frappé pour les accuser. Cette absurdité n'a pas besoin d'être combattue; elle est repoussée par-tout. Envain se flattent-ils que la fuite du coupable semble jetter un voile sur sur cette trame odieuse. Son crime le poursuit, il n'échappera pas; mais avant que sa tête tombe, les bons citoyens esperent qu'il donnera de grandes lumieres sur les hommes qui ont armé son bras et favorisé son évasion.

De l'Imp. des Amis de la Vérité, rue du Puits-qui-parle.